

Ejinikedek – Le nom qu'on lui donne

Ejinagosi Kistabish

Volume 53, numéro 2, 2025

Cartographies autochtones

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1116511ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1116511ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société Recherches autochtones au Québec

ISSN

2564-4947 (imprimé)

2564-4955 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Kistabish, E. (2025). *Ejinikedek* – Le nom qu'on lui donne. *Revue d'études autochtones*, 53(2), 98–100. <https://doi.org/10.7202/1116511ar>

© Ejinagosi Kistabish, 2025



Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Québec qui appartient aux Québécois et aux Autochtones. Nous devons prendre en considération ces attitudes néfastes dans les démarches du projet Masko Cimakanic Aski.

Bientôt, nous rencontrerons à nouveau des fonctionnaires pour échanger sur la mise en place de l'aire protégée. Ces personnes sont portées à se concentrer uniquement sur des approches unidirectionnelles. Elles vont venir nous parler des lois environnementales qui ont été implantées au Québec. Elles vont nous informer de ces lois, mais elles ne nous demanderont pas : « et vous, qu'avez-vous comme lois ? Qu'avez-vous comme droits ? ». Même si elles ne nous le demandent pas, nous leur rappellerons que les peuples autochtones n'ont jamais cédé leurs droits territoriaux et qu'elles doivent nous écouter. C'est en ce sens que notre famille et les personnes de Masko Cimakanic Aski prendront position.

Nous nous devons de protéger notre territoire. C'est pourquoi nous avons nommé notre projet Masko Cimakanic Aski. *Masko* veut dire « ours ». *Cimakanic* veut dire « le guerrier » ou « le conseiller » qui veut lutter pour l'équilibre et qui se porte à la réflexion de la cohabitation avec son territoire. *Aski*, ça signifie « la terre » et la relation avec tout ce qui la forme. C'est ce nom que nos ancêtres ont toujours utilisé pour parler de notre territoire : Masko Cimakanic Aski. Celui-là provient de notre origine cosmique et spirituelle, et fait également référence à la constellation de la Grande Ourse. Nous avons donc une histoire par rapport à ce nom et c'est pourquoi nous avons nommé le projet de cette façon.

Nous nous devons tout de même d'utiliser les instances de droit actuelles. Nous avons donc pris contact avec certains avocats ouverts aux situations autochtones et au droit autochtone pour nous donner une direction. D'autres avocats des grands centres nous ont rappelé qu'en tant que membres d'une communauté autochtone, nous ne pouvions pas avoir directement recours aux services d'avocats pour les questions relatives au territoire. Avec la *Loi sur les Indiens*, seul le conseil de bande est reconnu comme interlocuteur juridique sur les enjeux de territoire. C'est la situation au Québec encore aujourd'hui. C'est totalement aberrant, mais c'est malheureusement la réalité sociale que nous vivons en tant que peuple autochtone et en tant que familles qui se préoccupent de leur territoire.

Nous avons également fait appel à des groupes militants pour nous assister dans notre lutte. Nous considérons important d'avoir l'appui de mouvements environnementaux québécois pour venir nous donner un coup de main. D'ailleurs, les jeunes atikamekw nehirowisiwok, particulièrement ceux de la Matawinie, ont déjà pris position contre l'exploitation des mines et l'exploitation forestière qui se font sur le territoire. L'initiative des jeunes, c'est quelque chose d'assez réconfortant. Notre famille s'engage à faire de même et demandera du soutien si le gouvernement essaie de faire entrer les coupes forestières à l'intérieur de l'aire protégée. C'est un devoir, un engagement.

Voilà la situation que nous vivons et les démarches qui sont faites dans le cadre du projet Masko Cimakanic Aski.

Mikwec, je vous dis merci.

Bibliographie

Thésée, Gina, Paul R. Carr et Carlo Prévil. 2017. « Enjeux du Vert en Noir et Blanc : Racisme environnemental et antiracisme critique en contextes de racialisation ». Dans *Éducation, Environnement, Écicitoyenneté : Repères contemporains*. Sous la direction de Lucie Sauvé, Isabel Orellana, Carine Villemagne et Barbara Bader, 47-66. Québec : Presses de l'Université du Québec.

Porteilla, Raphaël. 2005. « Racisme et discrimination, la position des peuples autochtones ». Dans *La nouvelle question indigène*. Sous la direction de Jean-Claude Fritz, 433-450. Paris : L'Harmattan.

Ejinikedek – Le nom qu'on lui donne*

Ejinagosi (Richard) Kistabish

Aîné Anicinabe de la Première Nation Abitibiwinni
Président de Minwashin

Transcrit par Adam Archambault

Doctorat sur mesure en études autochtones

École d'études autochtones

Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue

LES PREMIÈRES RENCONTRES que nous, les *Indiens*, avons eues avec les Blancs ont dû être extrêmement difficiles. Admettons que je ne connaisse pas la langue française et que la personne en face de moi ne connaisse pas ma langue, comment fait-on pour communiquer ? Est-ce qu'on se donne des claques dans la face ? Est-ce qu'on se dit bonjour ? Comment fait-on ça ? Quelles méthodes ont été utilisées ? Est-ce qu'on faisait semblant de se comprendre ? C'est un peu ce genre de réflexions qui se sont présentées à moi lorsqu'on a commencé à parler de toponymie, de nommer les endroits.

Nous ne donnions pas des noms à proprement parler aux endroits. Nous les identifions plutôt avec la signification qu'ils avaient pour nous. Lorsque j'écoutais mes parents, leurs amis et leur famille parler d'un endroit, c'était toujours de cette façon : « Te souviens-tu de l'endroit où nous avions attrapé une vingtaine d'esturgeons ? » Il n'y avait pas de nom pour désigner cet endroit, mais ils savaient qu'il y avait un lien avec le poisson, le *name*¹. C'était doux, c'était respectueux. Ils n'en faisaient pas une appropriation : ce n'était qu'un passage de leur voyage et de leur déplacement. Ce passage permettait de s'assurer que tout était beau, que tout était

* Ce texte est une version manuscrite de la présentation « Ejinikedek – Le nom qu'on lui donne » d'Ejinagosi (Richard) Kistabish, tenue dans le cadre du Séminaire de cartographies autochtones. L'évènement s'est déroulé du 12 au 14 mai 2021 au Pavillon des Premiers-Peuples de l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue (UQAT). Pour consulter les enregistrements du Séminaire : <https://www.uqat.ca/seminaire-cartographies-autochtones/>

bien, que tout était selon l'ordre établi. Puis ils poursuivaient leur chemin.

Évidemment, quand on a commencé à rencontrer les immigrants, les nouveaux arrivés, les nouveaux arrivants, il fallait adopter quelque chose qui puisse établir une relation pour permettre d'accepter leur présence, et aussi pour eux de pouvoir accepter la nôtre.

Je dis ces choses-là parce que j'ai eu accès à des archives qui ont été écrites au début des rencontres entre les Autochtones et les arrivants. Ces archives ont été écrites par les Blancs au début de leurs rencontres avec les Autochtones. Du côté des Autochtones, il y avait des personnes qui étaient des diplomates. Ces personnes savaient comment se comporter dans ce genre de rencontres. C'était toujours elles qui étaient les premières à prendre la parole.

Dans une des archives que j'ai lue, un arrivant écrivait dans un rapport que les Autochtones qu'il a rencontrés expliquaient d'où ils venaient. Ils décrivaient l'endroit d'où ils venaient et ils expliquaient leur façon d'y vivre. Ils expliquaient aussi le nombre de personnes qui y vivaient, sans nécessairement établir un chiffre exact. Ils affirmaient qu'une bonne quantité de personnes y vivait. Selon les propos de l'auteur, les personnes disaient : « Je viens d'un lac clair, d'un lac qui a les eaux bleues. Nous vivons là de temps en temps, mais nous nous déplaçons. » Ce n'est qu'après avoir décrit l'endroit qu'ils spécifiaient son « nom ». Au début, l'Abitibi ne s'appelait pas *Abitibi*, mais s'appelait plutôt *le lac bleu*. Ce n'est que plus tard qu'on s'est aperçu que le lac avait à la fois le versant nord et le versant sud du pays.

L'Autochtone qui décrivait l'endroit où il était décrivait aussi ce qu'il y faisait. Dans le lac, il y avait plusieurs activités qui tournaient autour du poisson. C'était l'aliment principal. Ainsi, la langue qui était utilisée à ce moment référait surtout à la description du temps où ils étaient à cet endroit. L'Autochtone ne parlait pas d'autres choses que de l'eau, du lac bleu, des poissons. Le vocabulaire se limitait pas mal à ça. Puis il nommait les autres groupes de personnes qui vivaient tantôt au nord, tantôt au sud. Nous parlions des *Kitcisakinnik*, « les gens du grand lac ». Nous parlions des *Timiskaming*, « les gens du Témiscamingue ». Il y avait également les *Nipissing*. À la fin, pour que nous puissions avoir un nom d'interlocuteur, la personne disait son nom. Dans mon cas, lorsque je vous rencontre, je finirai par me présenter comme *Ejinagosi* qui signifie « celui qui raconte ».

C'est après avoir fait la description de ces rencontres que l'auteur de l'archive commence ce qu'on peut interpréter comme une prise de position, une appropriation. Il tourne ses phrases de façon à identifier les Autochtones avec qui il parle comme les siens, comme ses alliés. C'est écrit comme ça dans le rapport. Il avait toujours cette idée d'appropriation dans la manière qu'il décrivait les choses et les personnes. Finalement, ce que l'arrivant voulait, c'était le territoire. Notre territoire, nos terres.

À partir du moment où la colonisation est arrivée, c'est de cette façon que ça s'est passé. Il n'y avait pas une autre considération de quelque nature que ce soit à part leur concept

d'occupation territoriale. John A. Macdonald l'a très bien dit quand ils ont institué le Canada. Il a dit très clairement que le gros obstacle à fonder le Canada était le « problème indien ». Ce n'était pas simplement notre présence physique qui dérangeait, mais également la difficulté à nous identifier, à nous nommer, à nous dire, à nous accepter comme nous étions. C'était ça, le gros problème. Alors, pour ne pas effectuer l'exercice de nous reconnaître, il a tout simplement décidé de se débarrasser de nous. C'est épouvantable d'arriver au pouvoir de cette façon et de se donner le mandat, l'autorité, la permission de nous exterminer par tous les moyens, de toutes les manières, de toutes les façons. Il fallait que nous soyons éliminés, exclus. Alors, nous étions ignorés. Pourtant, nous, Anicinabek, ne sommes jamais disparus, nous n'avons jamais fait quoi que ce soit pour renier notre passé, pour ne pas nous accepter tels que nous sommes. Nous avons combattu, nous avons été confrontés à des situations qui étaient pénibles, et nous avons continué de parler notre langue. Par le fait même, nous continuions de nous nommer, de nommer les endroits où nous étions, de nous souvenir des endroits où nous avons connu le bonheur, des endroits où nous avons connu l'abondance, des endroits où nous avons connu la famine et la misère. Ce n'était pas nécessairement au même endroit. C'était à différents endroits. C'est pour ça que lorsqu'on parle de toponymie, ça devient un peu difficile de pouvoir s'ajuster à l'immobilisme de noms. Nous étions nomades, nous étions un peuple cueilleur, nous étions un peuple chasseur. Pour ce faire, nous devions circuler. Nous devions voyager et ce n'est pas en nommant précisément les endroits qu'on allait le faire, mais plutôt en revisitant les endroits qui nous ont donné du bonheur, de la nourriture et du bien vivre. Quand nous avons tout ça, et quand avons atteint ce désir, cette chance de connaître l'abondance, de connaître le bonheur, de connaître quelque chose de paisible et qu'on nous a découverts dans cet état, on nous a traités de paresseux.

C'est en y réfléchissant que j'ai réussi à traduire le mot *paresseux*, parce que je n'arrivais pas à trouver le mot exact en anicinabemowin. On me dit souvent que c'est *gitimi*, mais ça ne veut pas dire *paresseux*. *Gitimi*, ça veut dire *arrêter*. Alors, pour moi, *paresseux* se traduit par *joie de vivre* ! Nous, notre principale qualité, c'est la paresse ! Ça veut dire *joie de vivre*. C'est pour cette raison que nous rions tout le temps. En fait, nous rions de vous autres tout le temps. Mais ça, c'est une autre histoire.

C'est pour ces raisons que j'ai embarqué dans le processus de recouvrement de notre culture et de notre langue en fondant une organisation que j'ai appelée *Minwashin*. *Minwashin* qui veut dire *beau*. Quand tu as toute la viande, tout le poisson, toute la santé et que tu as tout ce qu'il faut pour bien vivre, c'est beau. C'est vraiment beau. Cependant, on a rencontré différentes manières de voir et de faire les choses. On était peut-être jaloux de notre façon de vivre, jaloux de notre mode de vie, et on a décidé qu'il fallait l'éliminer, qu'il fallait le circonscrire. Une façon efficace de le faire, c'est justement de donner des noms fixes et extérieurs aux endroits qui nous ont donné de merveilleux souvenirs comme de très mauvais souvenirs.

Pensez-y quelques instants : avant leur arrivée, la vie que nous menions, le bonheur total, le paradis. Il faut réfléchir à ces moments, il faut se les commémorer, il faut restaurer la mémoire de nos parents, la mémoire de nos grands-parents, la mémoire de nos ancêtres. Nous étions beaucoup plus que des *Indiens* paresseux. Nous étions beaucoup plus intelligents que ça. Vous savez, vivre sur ce territoire ici, en Abitibi, pendant 9 000 ans, il faut le faire ! Il faut savoir le reconnaître et l'honorer. Restaurons la mémoire de nos ancêtres. Ce sera beaucoup plus facile de retrouver les noms une fois que nous aurons effectué ce travail. Ce qui sera encore plus intéressant, ce sera de trouver le nom des moments que nous avons eus parce que ça va revitaliser un peu plus notre langue, ça va revitaliser encore un peu plus notre culture, puis nous pourrions nous l'approprier plus naturellement au fil du temps.

Les moyens que nous pouvons utiliser pour y arriver, ce n'est pas seulement en nommant, mais également en utilisant la technologie d'aujourd'hui pour enregistrer notre langue. J'enregistre toujours avec mon téléphone. L'autre jour, j'ai enregistré un aîné, mon ex-beau-père, juste avant sa mort. Je l'ai enregistré pendant 45 minutes. J'ai gardé cet entretien dans mon téléphone et, de temps en temps, je l'écoute lorsque je vais me promener en canot ou à vélo. C'est un très bon outil pour perpétuer la mémoire de nos ancêtres.

Kitci migwetc!

Note

1. *Name* signifie « esturgeon » en anicinabemowin.

Entretien avec Oscar Kistabish*

Oscar Kistabish

Aîné anicinabe de la Première Nation Abitibiwinni

Réalisé par Adam Archambault

Doctorat sur mesure en études autochtones

École d'études autochtones,

Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue

ADAM ARCHAMBAULT : Lors du séminaire de cartographies autochtones tenu en mai 2021 par l'UQAT, vous avez parlé du lien qui existe entre la famille et le territoire pour les Anicinabek. Vous avez mentionné que l'un forme et influence l'autre. Pouvez-vous élaborer davantage ?

Oscar Kistabish : Pour nous, le territoire, c'est un peu comme des cartes mentales. C'est dans notre cerveau et dans le langage de tous les jours. Nous nommons où nous allons parce qu'il faut savoir où on est et où on va. Ces endroits sont identifiés par notre collectivité, par nos anciens et par notre histoire. Ça fait partie de notre héritage, de nos connaissances et de nos savoirs. Tout le langage vient du territoire. Nous sommes définis par le territoire. Nous sommes Abitibiwinnik. Abitibiwinnik signifie « les gens qui fréquentent le lac Abitibi ». Ma famille partait d'un endroit près du lac Joutel pour aller au lac Abitibi. C'est ce qui était en commun entre nous : nous nous retrouvions là-bas. C'est reconnu par les Cris et les communautés avoisinantes comme Lac Simon, Kitcisakik et Barrière Lake, qui nous appellent tous Abitibiwinnik. C'est de cette façon que le territoire détermine qui on est.

Il est important de mentionner que le territoire se détermine par lui-même. Ce n'est pas à nous de le définir. Par exemple, nous n'appelons pas le lac Abitibi le « lac des Algonquins » ou le « lac des Anicinabek ». Le lac Abitibi correspond en anicinabemowin à un grand lac qui se divise en deux. Du côté est, l'eau du lac descend vers le sud. Du côté ouest, qui est très loin, l'eau va vers le nord. Le lac se sépare donc en deux parce qu'il est situé à la jonction de deux bassins versants. *Abitibi* est formé des mots *abitaw* qui signifie « moitié », et *nibi* qui représente l'« eau ». Donc, *Abitibi* veut dire « moitié eau ».

Le territoire est très important dans nos déplacements, dans notre façon de vivre, dans notre façon de croire. Le territoire est à l'intérieur de nous-mêmes. Il ne pourra jamais partir de nous. Connais-tu un peu l'histoire de la ville de Joutel en Abitibi ?

* Oscar Kistabish a participé à deux tables rondes tenues dans le cadre du Séminaire de cartographies autochtones. L'évènement s'est déroulé du 12 mai au 14 mai 2021 au Pavillon des Premiers-Peuples de l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue (UQAT). Nous nous sommes entretenus avec lui afin de mettre en évidence son point de vue sur la toponymie autochtone et anicinabe.